



DO YOU STILL LOVE ME? : UNE CONFRONTATION ENTRE QUATRE COMÉDIENS ET AUTANT DE SUPPORTERS DE L'OM. PHOTO JOERI THIRY

THÉÂTRE

Désirs d'une ville

La 3^e Biennale des écritures du réel a investi Marseille pour tout le mois de mars. Une plongée directe dans une cité où tous les langages se côtoient, se heurtent et s'inventent. Des lectures de vie aux tentatives poétiques, du sport au cinéma vérité, un monde s'incarne et s'énonce.

Avant tout, il y a le récit et c'est par lui que l'humanité s'identifie. Le récit se confond en cela avec le réel tant il appartient à tous les peuples, à tous les lieux, à toutes les mémoires. Aujourd'hui, il semble que ce réel soit à nouveau à la mode dans la création comme s'il fallait atténuer les effets d'une illusion qui encercle la société et trop souvent l'égare. Mais ici, dans cette ville, Marseille, en proie à tant de contradictions, « les écritures du réel » réfute une tendance pour mieux réaliser une volonté et aux travers de leurs propositions convier le réel plus que l'imposer, le faire surgir pour ne pas s'en effrayer.

Il faut un commencement et c'est *Do you still love me?* qui a ouvert la biennale. La création de Sanja Mitrovic a été présentée dans différentes villes comme Reims ou Bruxelles, des cités où le football a écrit, si ce n'est une légende, des instants que l'on dit magiques, des villes donc où il existe des supporters. Mais à Marseille, en ce qui concerne le football rien n'est tout à fait comme ailleurs. Ils sont huit sur scène, quatre comédiens et autant de supporters de l'OM. Tous professionnels, donc. Dans une première mi-temps, ils vont se raconter ou plutôt dessiner les contours de leurs passions respectives, et si souvent contradictoires.

À tour de rôle, ils témoignent face à une caméra qui amplifie leurs visages sur l'écran. Devant cette confrontation entre les comédiens et les supporters, on découvre un duel entre illusion et réalité, entre artistes et amateurs. On pourrait dire que l'on assiste à « culture contre-culture ». Si personne ne gagne, l'étranger se joue dans la langue des supporters, on ne sait pas s'ils s'intéressent, s'ils entendent les incitations des comédiens à leur faire écouter Shakespeare, l'autre, c'est lui, l'Olympique de Marseille, ce mythe qui, ici et à cet instant, équivalait au roi Lear.

La part d'enfance, au sein de laquelle tout se crée, apparaît

Il faudra attendre la deuxième mi-temps pour accéder à un collectif, au moment où la part d'enfance, au sein de laquelle tout se crée, apparaît. Ils raconteront un grand-père, un oncle, une identité d'abord familiale. Le commun est coincé là dans ce nœud de l'enfance qu'il faut dénouer pour s'abandonner au langage de l'autre.

Jazz, dentelles et taffetas est un des deux textes écrit par Julien Mabilia Bissila, dans le cadre du cycle « Marseille Chemins faisant ». Ici aussi, il est question d'identité, du parcours qui la constitue et de ses accents violents et drôles. Sous le prétexte de

donner un cours, Rabia, couturière marseillaise, nous entraîne dans les détails de sa vie, de son métier surtout, de son amour pour les robes parce qu'elles écrivent aussi les femmes. On la suit dans ce Marseille féminin où l'ennui permet aux rêves de se réaliser et Rabia, le temps d'une promenade, aux détours d'un cabaret, rencontrera le jazz. Pour cette Méditerranéenne pleine de fougue, c'est une affaire de vibration, une musique comme l'inconscient d'une histoire commune entre elle et Julien Mabilia Bissila.

Enfin, demain, la création *Burn or not*, de Michel André, va être dévoilée. C'est un travail de plus de trois ans avec des travailleurs, des chômeurs, des cadres d'entreprise, mais aussi des éducateurs. Une œuvre où l'on expose la souffrance au travail, l'absence de sens qui y règne, où il s'agit donc de retrouver, dans un réel de plus en plus silencieux car féroce, une parole. Déjà, cette expérience d'articulation d'une réalité sourde et d'écriture commune a changé certains de ses participants, un souffle poétique a été reconquis. ●

GENICA BACZYNSKI

Biennale des écritures du réel
du 2 au 26 mars, à Marseille.
Programme complet :
www.theatrelacite.com

Marseille

Une création partagée avec des supporters de foot



DR Les supporters de l'OM partagent anecdotes et souvenirs.

Quatre supporters et autant de comédiens sur un plateau pour échanger autour d'un thème commun : leur passion.

➔ LE PROJET

La 23^e édition de la Biennale des écritures du réel qui se déroulera à Marseille réunit une cinquantaine de structures, lieux culturels et artistiques, structures sociales et solidaires, établissements d'enseignement, centres socioculturels et autres partenaires. Après Reims scène(s) d'Europe en 2015, la metteuse en scène Sanja Mitrović y recréera *Do you still love me ?*, monté cette fois-ci avec quatre supporters de l'Olympique de Marseille (OM). Ce spectacle ouvre un dialogue entre comédiens professionnels et supporters de foot sur la passion qui les anime.



DR Abdelkarim Douima

interroge, note, écoute et consigne tout ce que lui racontent les supporters. *Do you still love me ?* est une création partagée qui croise paroles de supporters et témoignages de comédiens. À Reims, le projet avait été conçu sur la participation de onze supporters réunis sur scène pour un match de 90 minutes. Les arbitres auraient alors été des comédiens professionnels. Mais le projet a évolué vers un format plus proche du miroir, avec quatre supporters et quatre comédiens professionnels. L'action a donc été reproduite à Marseille, dans un tout autre contexte, autour du club central dans l'identité marseillaise : l'OM. En croisant leurs souvenirs, des anecdotes et des opinions avec des fragments de textes dramatiques classiques sur l'amour et la passion, ils créent une série de situations dans lesquelles les deux points de vue se mêlent.

➔ LES MOYENS HUMAINS

Abdelkarim Douima est en charge de

la coordination des projets en lien avec la Biennale des écritures du réel. C'est lui qui est allé à la rencontre du principal club de supporters de l'OM, celui des «Winners» pour leur présenter le projet. Depuis, l'action a été ouverte à d'autres clubs, dans l'objectif de réunir dans un premier temps une vingtaine de volontaires. Dans un premier temps, l'équipe de Sanja Mitrović a organisé une présentation générale, puis un rendez-vous individuel d'une heure environ avec chacune de ces personnes. Dans un troisième temps, une interview des quatre personnes retenues par Sanja Mitrović a été organisée. Lors de celle-ci, l'artiste a interrogé l'origine d'une passion, les meilleurs et les pires souvenirs du supporter.

➔ L'IMPACT

«Il n'a pas été si facile de réunir ce groupe de 20 personnes, précise Abdelkarim Douima. J'ai pu mesurer à cette occasion la méconnaissance et la défiance de ces personnes à l'égard du monde du théâtre.» La perspective de se retrouver sur scène en a freiné plus d'un au moment de s'engager. «Pour autant, je constate un vrai intérêt pour ce qui sera présenté. Les supporters parlent de venir avec leurs proches, d'inciter d'autres supporters à se joindre à eux». Entre gens de théâtre et fans de foot, la méconnaissance est mutuelle et, de fait, tous se retrouvent sur un pied d'égalité et complices. La curiosité est mutuelle. Le projet coordonné par Abdelkarim Douima a permis de travailler sur un symbole très fort de l'identité des habitants de Marseille. «L'OM est un point de ralliement culturel pour tous, constate le coordinateur du projet. C'est même étonnant de voir combien les habitants connaissent bien l'histoire de leur ville».

➔ L'AVENIR

Il n'est pas impossible que *Do you still love me ?* connaisse une seconde chance à Marseille. L'Euro 2016 de football proposera en juin prochain plusieurs rencontres internationales au Stade-Vélodrome. «Nous sommes en attente de réponse, mais peut-être que le spectacle pourra être donné une nouvelle fois à cette occasion ?», espère Abdelkarim Douima. ■ CYRILLE PLANSON

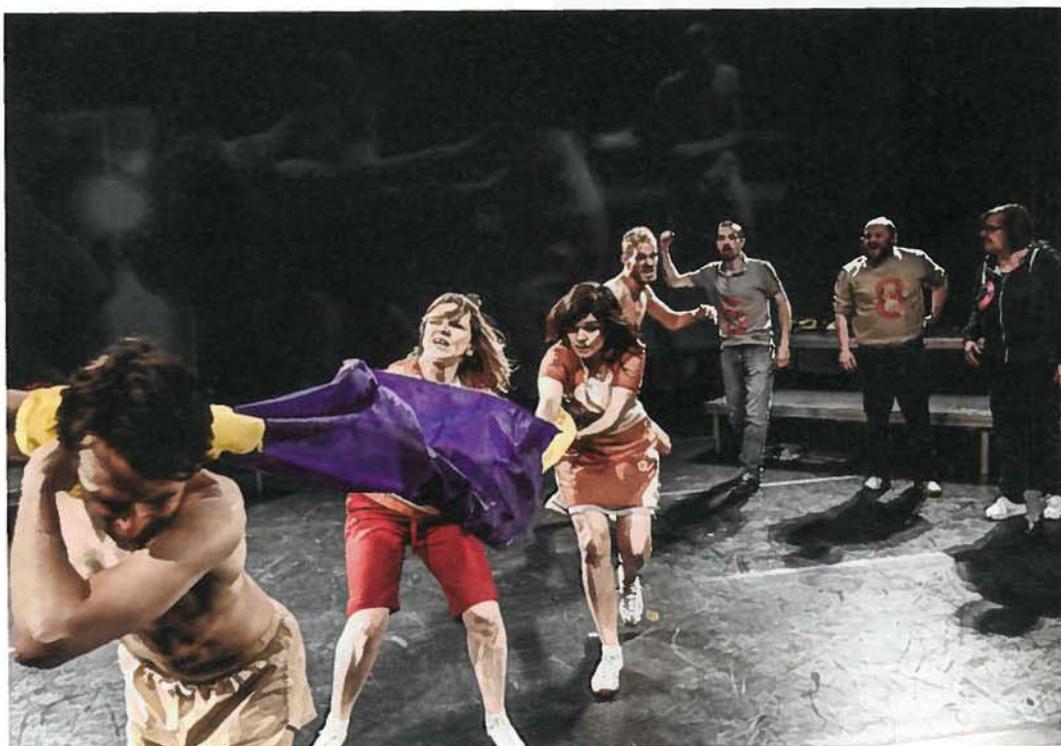
FESTIVALS

ON Y ÉTAIT

3^E BIENNALE DES ÉCRITURES DU RÉEL

Depuis 2011, la Biennale des écritures du réel donne à voir l'activité menée avec ardeur à l'année dans les ateliers de fabrique du Théâtre La Cité, au cœur de Marseille. Sur un mois, le programme marathon du festival tisse des liens entre thématiques, disciplines et publics dans divers lieux de la ville (cinémas, théâtres ou espace public), pour « parler du vivant » dans des écritures contemporaines (David Lescot, Peter Verhelst...). Coup d'envoi de cette 3^e édition avec *Do you still love me ?* de Sanja Mitrovic, recréé in situ avec quatre comédiens et quatre supporters de l'OM – et l'on sait combien le foot fait religion à Marseille. La metteuse en scène serbe esquisse un habile parallèle sur les émotions qui peuvent saisir au théâtre comme au stade, questionnant les motivations d'une passion – atavisme, besoin d'appartenance ? –, qui jalonne le parcours d'une vie. Outre la jubilation offerte de pouvoir entonner des chants de supporters dans une salle de théâtre (!), le spectacle incite *in fine* à rechercher, sous les revendications tribales d'un collectif, les fondements d'une identité singulière. Et c'est bien le crédo de La Cité : mettre en relation et en résonance des tra-

jets de vie, les incarner littéralement au plateau pour en faire émaner des questionnements universels. Comme dans la très réussie création de Michel André, *To burn or not* : au-delà d'un théâtre documentaire se nourrissant d'un constat parfois accablant, les expériences individuelles sont ici un matériau vivant qui se sculpte pour se transcender. Les cavalcades effrénées de ces travailleurs incarnant leur propre rôle – journaliste, éducateur, stagiaire longue durée ou conseiller Pôle Emploi... – offrent un vrai regain de vitalité. La force de La Cité, c'est de prendre le temps de travailler au long cours dans ses ateliers. Les créations partagées qui en résultent donnent lieu à une réelle co-écriture entre artistes et amateurs, à l'image de la collection *Chemin faisant Marseille*, série de portraits d'un quartier par ses habitants et un artiste en résidence (cette année : Jean-François Comminges, Julien Mabila Bisila, Aurélia Barbet). Au long du festival, chaque sujet abordé (urbanité, migrations, contrat social...) se prolonge via les rencontres de l'École éphémère, conviant chercheurs en sciences humaines et sociales. Cette dernière semaine explorera la thématique de l'exil (*Autochtonies ; Gam Gam ; Apatrides volontaires...*), avant une clôture au Mucem. / JULIE BORDENAVE /



Do you still love me ?, de Sanja Mitrovic

Récits d'une ville-monde

Politis

L'hebdo indépendant et engagé

Jeudi 10 Mars 2016



Épopée, d'Aurélia Barbet, fait chanter les gens de la Joliette.

FESTIVAL

La Biennale des écritures du réel offre différentes visions des quartiers populaires marseillais, nées de la rencontre entre artistes professionnels et habitants.

Anaïs Heluin

À l'entrée du Grand Plateau de la Friche-La Belle de Mai, de petits groupes de supporters de l'Olympique de Marseille (OM) se forment. Dans leurs discussions animées, certains semblent vouloir souligner leur appartenance à une communauté. D'autres, intimidés peut-être, contiennent un enthousiasme évident. Spectacle d'ouverture de la troisième édition de la Biennale des écritures du réel, *Do you still love me ?*, de la Serbe Sanja Mitrovic, s'annonce comme une expérience du frottement. De la rencontre entre des univers habituellement étanches : ceux du théâtre et du football.

Comme dans toutes les œuvres créées au sein du Théâtre La Cité,

processus de création et de l'esthétique. Au travers de 25 propositions – dont un tiers environ sont produites par le Théâtre La Cité – présentées dans différents lieux de la ville ou des alentours, la Biennale des écritures du réel offre une riche traversée des quartiers populaires de Marseille, doublée d'une réflexion sur les enjeux du « créer ensemble », où artistes et habitants ont parole égale.

« À l'image du monde d'aujourd'hui, Marseille est métissée. Inviter des artistes à dialoguer avec les habitants de notre ville est notre manière de prendre en compte ce mélange. D'en imprégner les arts », explique Florence Lloret, directrice artistique du festival. Dans *Do you still love me ?*, ce dialogue est porté par quatre supporters de l'OM et

culturelles et leur recherche d'un terrain commun. Non d'un langage unique, mais d'une manière de mettre en lien des références éloignées. *Bérénice*, de Racine, et le souvenir de la victoire de l'OM à la Ligue des champions en 1993, par exemple.

En ce début de festival, les artistes ont opté pour une présence physique des habitants avec qui ils ont œuvré. Ce qui « n'est pas toujours le cas », précise Florence Lloret, évoquant par exemple l'artiste-explorateur Till Roeskens, qui, durant la précédente biennale, a mis en conte et en carte des témoignages de Roms collectés dans le quartier Consolat-Mirabeau.

L'équilibre entre artistes et non-professionnels est précaire. Chacun doit trouver la place, l'adresse juste.

ateliers menés par les artistes avec les habitants tout au long de l'année, ils ne savent jamais tout à fait quel sera le résultat final. Mais cette fragilité et le risque qu'elle engendre sont au cœur du projet du Théâtre La Cité. « Tant que les artistes ne se placent pas dans une posture surplombante par rapport aux habitants, l'erreur est permise. Nous pouvons toujours la réparer. »

C'est ce qui s'est passé avec *Jazz, dentelle et taffetas*, de l'auteur, comédien et metteur en scène congolais Julien Mabilia Bissila, créé au terme de deux ans d'exploration de Saint-Mauront, un des quartiers les plus pauvres d'Europe. Dans le récit de sa rencontre avec la couturière Rabia Zeroual, l'artiste n'a pas su trouver l'équilibre fragile que Sanja Mitrovi a obtenu avec

l'artiste a mis cette dernière à une place peu intéressante sur le plan théâtral. Déclamé, son récit perdait la spontanéité censée cohabiter avec la belle écriture foisonnante de Julien Mabilia Bissila. Du moins le premier soir. Le deuxième, le metteur en scène avait déjà changé sa manière d'interagir sur scène avec Rabia Zeroual. Les spectacles ne sont jamais figés. Les artistes intègrent la manière dont les habitants des quartiers souhaitent se voir mis en valeur, sans se priver de porter un regard critique sur ces désirs de représentation.

Comme à la Friche pour le spectacle d'ouverture, la Biennale fait venir en nombre les personnes rencontrées par les artistes pendant leur résidence. Plusieurs étaient au rendez-vous pour le spectacle de Julien Mabilia Bissila. Pour *Épopée* aussi, le film chanté d'Aurélia Barbet avec des habitants et travailleurs de la Joliette. Ninon Duwattez, par exemple, Italienne de 86 ans installée à Marseille depuis les années 1930, ne s'est pas fait prier pour aller saluer le public après le film. Histoire de régler un peu leur compte aux clichés qui écornent l'image de sa ville, Jeanne Rosso en a profité pour glisser un petit mot sur sa « belle Joliette méli-mélo, où tout le monde vit ensemble sans problème ».

Également produit par le Théâtre La Cité, *Épopée* est pourtant loin de toute idéalisation de la cité phocéenne. Plus que leurs paroles, les chants de l'ouvrier kabyle Rabah Zeboudji et du marin philippin Mario Nealgib disent le déracinement autant que l'adaptation à la ville d'accueil.

Dans ces récits construits avec les habitants de Marseille, la migration n'est pas un sujet à la mode. « Il est simplement inévitable dans cette ville-monde », affirme Florence Lloret, qui ajoute « qu'installé ailleurs, le Théâtre La Cité aurait porté d'autres récits ». À travers d'autres formes. En proposant une alternative au récit fondé sur l'idée d'État-nation, que le sociologue belge Éric Corijn, invité pour une conférence dans le cadre de l'École éphémère de la Biennale, qualifie d'« archaïque et hélas encore dominant dans les représentations artistiques », le Théâtre La Cité bouleverse les codes habituels sans leur substituer une forme unique. En revendiquant au contraire un grand éclectisme, que l'on pourra apprécier jusqu'au 26 mars. ■

Biennale des écritures du réel, à Marseille et alentours, jusqu'au 26 mars.

À contre-feux

Mouvement.net

Laboratoire social, théâtre de ruptures et de luttes, la biennale des Écritures du réel vient de refermer ses portes à Marseille. Au cœur de cette fabrique à contre-feux, *Mouvement* a croisé le metteur en scène Michael De Cock, auteur de *Kamyon*, qui signe de main de belge notre coup de cœur de l'événement 2016. Interview.

Par Théophile Pillault publié le 6 avr. 2016

Quatre semaines de spectacles, un programme d'une centaine de pages, des dizaines de productions, de lieux et d'auteurs associés à l'événement... Avec sa **Biennale des écritures du réel**, le Théâtre de la cité a creusé un sillon emprunté il y plus d'une décennie lors de sa création. Un Théâtre du vivre-ensemble, actif et militant, qui invite le public à prendre part à la création. Une écriture laborantine et des recherches qui lorgnent volontiers vers le journalisme, la sociologie, le traitement documentaire ou la philosophie. Ici, les comédiens sont plus des passagers du réel, des chercheurs, des passeurs ou des « *artistes-amateurs* » que des professionnels.

Et les sujets traités résonnent avec une actualité traversée par les ruptures et les crises, des réfugiés, au socialisme en passant par les imaginaires colonisés... Les fameux *maux français*, dont se fardent intellectuels soumis et éditorialistes de salon pour mieux ne jamais les effleurer. À Marseille, ces maux sont devenus mots : la biennale les a empoignés et transformés en rencontres.

Pas un hasard donc de croiser lors de cette 3e édition des figures comme Gérard Mordillat, réalisateur – *Vive la Sociale !* entre autres – et auteur bien connu des auditeurs de *Là-bas si j'y suis*, les travailleurs de la Joliette, les commerçants de Noailles, le passionnant David Lescot ou le photographe grec **Stephanos Mangriotis**. L'occasion d'expérimenter le discours critique sur l'orthographe égrené dans la délicieuse *Convivialité* ou de se frotter à la philosophie d'Éric Corijn et de Colette Tron, ambassadrice à Marseille de l'association Ars Industrialis, portée notamment par la pensée libératrice de Bernard Stiegler.

Un des plus beaux contre-feux de l'événement 2016 est signé de main de belge. Avec *Kamyon*, le metteur en scène et journaliste Michael De Cock est allé à l'os de de la tragédie européenne contemporaine : la pièce du dramaturge et auteur raconte le voyage d'une petite réfugiée jetée sur les routes d'Europe qui fuit son pays en guerre. L'enfant conte son départ, son village détruit, ses disparus, installé au fond d'une remorque, dissimulé derrière un vieux cheval philosophe derrière lequel le passeur l'a cachée.

La mise en scène est radicale, dépouillée. Le spectateur est accueilli par un passeur sévère, placé sur de petits gradins dans le container. La comédienne évolue au milieu de caquettes en plastique, l'éclairage est spartiate...

« Le camion est une métaphore évidente. Une métaphore à plusieurs titres. D'abord, je voulais placer le public in situ, qu'il expérimente le réel et entre dans un espace qui ne soit pas que théâtral. Plus que tout, c'est l'intimité tout à fait singulière du camion qui m'a intéressé. Dans ce *Kamyon*, nous ne sommes que quarante. On peut ainsi témoigner, au sens figuré, de l'histoire. J'aime l'idée que ce véhicule, à l'image des migrants qu'il transporte, traverse notre continent, que l'histoire soit interprétée par plusieurs actrices. C'est une sorte d'espace mental qui voyage librement. Le texte est un bâton d'estafette, transmis d'une comédienne à l'autre.

Où avez-vous été chercher la matière première à cette création ? À travers des récits, reportages, votre propre expérience en tant que journaliste ?

« Je travaille sur le thème des réfugiés depuis plus de quinze ans désormais. J'ai écrit des articles, des ouvrages, des pièces de théâtre sur le sujet... Depuis longtemps, j'avais en tête de raconter cette histoire du point de vue d'une jeune fille. Ça me permet de rendre cette réalité affreuse plus absurde, plus poétique. Si vous ignorez les règles de ce jeu atroce et inhumain qu'est souvent la migration... La création devient alors presque irréaliste.

On a le sentiment, malgré la dimension terriblement actuelle de votre création, que *Kamyon* constitue un récit de voyage, une grande épopée, une odyssee moderne. Était-ce l'effet recherché ?

« Absolument. Loin de moi l'idée de montrer la misère et de susciter des pics de pitié en invoquant des drames, des faits atroces. Ce pathos chargé constitue un écueil. Et un écueil facile qui plus est. Je voulais parler de la force, de la flexibilité. Je voulais retrouver une naïveté, si rare aujourd'hui. Pour amener de l'espoir, même dans la tragédie. On dit souvent que les êtres humains s'adaptent à tout. On oublie de dire que les enfants le font encore plus que leurs parents. Pour s'emparer et dire le drame des réfugiés, il fallait quitter le réalisme. Une approche risquée mais nécessaire. »

Kamyon de Michael de Cock a été présenté du 15 au 19 mars sur la Canebière à Marseille (Biennale des écritures du réel)

Fada. Mercredi, le spectacle inaugural de la Biennale des écritures du réel a réuni supporters de l'OM et comédiens sur les planches autour de la passion et de l'identité. À voir encore ce soir à la Friche.

De Tchekhov à la Ligue des Champions

■ « On va voir du meilleur jeu qu'au Vélodrome », lance un spectateur du Grand plateau de la Friche Belle de Mai à son voisin rigolard juste avant les trois coups de la création théâtrale *Do you still love me ? qui lançait mercredi la Biennale des écritures du réel.*

L'événement entend faire participer les citoyens à l'écriture des récits, relier des milieux a priori opposés. Pour le coup, force est de constater que le pari est réussi. Dans le public, supporters plutôt habitués des virages du Vélodrome côtoient les « cultureux » peu habitués à l'ambiance des tribunes. Sans compter quelques élus partenaires de l'événement interloqués aussi bien par la création théâtrale de Sanja Mitrovic que par le mélange des gens auquel ils semblent peu goûter. Pendant la création, le public entonne les fameux chants « *Hissez haut les drapeaux* »

ou autres « *Nous sommes champions d'Europe* » impulsés par le jeu des comédiens. La description semble caricaturale, mais pourtant bien réelle. Jubilatoire.

Pina Bausch et fumigène

Cécile des MTP, Jean-Philippe et Hamza des South Winners, Alexandre des Ultras habitent la scène. Avant tout fadas de l'Olympique de Marseille, ces comédiens néophytes ont été dirigés pendant trois semaines par le metteur en scène Sanja Mitrovic dans un spectacle entre autobiographie, humour, passion, nationalisme et questionnement identitaire. Accompagnés sur scène par 4 comédiens professionnels, ces 8 passionnés s'affrontent et se retrouvent autour de leur amour pour la comédie et le football. L'intention est louable. Le metteur en scène illustre les ravages



Les interprètes ont mis le feu au propre comme au figuré.

PHOTO GEORGES CARRA

du nationalisme dans le football et la passion exacerbée qui peut mener au déchirement, y compris pour les amoureux de la comédie.

Les souvenirs de la victoire de l'OM en Ligue des Champions en 1993 cohabitent avec ceux des chorégraphies de Pina Bausch. Ceux de « *Collina, l'enfoiré qui nous a carré le match contre Valence* » précèdent *La mouette* de Tchekhov. Dingue. Les passions de chacun s'affrontent mais convergent vers la beauté ou le pathétique, c'est selon les points de vue. Bien que la création reste tout de même en surface des problèmes du nationalisme, elle a le mérite d'en faire un fil rouge. Coup de sifflet final, les supporters craquent un fumigène dans le temps additionnel et scellent la fin d'un match qui n'aura pas fait de gagnants.

le 23/03/2016

Diversité - Écritures du réel : traversée d'une Marseille plurielle

La 3e Biennale des écritures du réel offre une passionnante immersion artistique dans les quartiers populaires de Marseille. Parmi les acteurs, Julien Mabilia Bissila.



Julien Mabilia Bissila et Rabia Zeroual dans "Jazz, dentelle et taffetas". © Sandrine Delrieu

[le texte Réduire le texte](#) [Imprimer](#) [Commenter](#) [Envoyer par mail](#) [Facebook](#) [Twitter](#)

Par Anaïs Heluin

Il y a deux ans, lorsque le théâtre la Cité lui a proposé de travailler sur le quartier Saint-Moront à Marseille, il n'avait aucun a priori. Né au Congo et résidant à Lyon, Julien Mabilia Bissila ne connaissait de la ville que les théâtres où il avait joué et les lieux qui ornent les cartes postales. La basilique Notre-Dame-de-la-Garde, qui souhaite la bienvenue au voyageur dès son arrivée à la gare Saint-Charles, le Vieux-Port, les alentours de la Friche Belle de Mai, le quartier du Panier peut-être. Mais Saint-Moront... Florence Lloret, directrice artistique de la Biennale des écritures du réel organisée par le théâtre la Cité, lui avait dressé un portrait express du périmètre en question. Il savait donc que, situé dans le 3e arrondissement de la ville, près du centre-ville et du périmètre d'EuroMéditerranée, ce quartier est considéré comme l'un des plus pauvres de France.

Mais Julien Mabilia Bissila en a vu d'autres. Il a accepté le défi, et a présenté au début de la Biennale *Jazz, dentelle et taffetas*, où il met en scène Rabia Zeroual, une couturière algérienne rencontrée pendant sa résidence. Avec ce travail, on entre de plain-pied dans l'esprit du théâtre la Cité et du festival : à travers 25 propositions – dont un tiers environ sont produites par le théâtre la Cité – présentées dans différents lieux de la ville[1], la Biennale des écritures du réel propose des traversées

artistiques des quartiers populaires de Marseille. Des récits théâtraux, cinématographiques, musicaux ou encore littéraires, où la parole des artistes se nourrit de celle des habitants. Et inversement. Où, loin de tout effet de mode, la migration et la « diversité » sont traitées comme des données parmi d'autres d'un réel complexe.

Le quartier parle au monde

Le soir de la première de *Jazz, dentelle et taffetas*, le 4 mars, Aurélia Barbet présentait aussi au théâtre Joliette-Minoterie son film *Épopée*, créé au terme de trois ans d'exploration du quartier de la Joliette, ancien port en pleine mutation depuis le projet EuroMéditerranée. Le lendemain, dans le même lieu, c'est *Les Noailles* de Jean-François Comminges qui était projeté après la pièce de Julien Mabilia Bissila. « La Biennale des écritures du réel se veut traversée. On peut bien sûr n'assister qu'à un événement, mais les uns s'enrichissent au contact des autres. Tout comme artistes et habitants se nourrissent mutuellement », affirme Florence Lloret. Les 4 et 5 mars, à la Joliette-Minoterie, on ne pouvait qu'être d'accord avec elle.

Créations de la collection Chemin faisant, la pièce de Julien Mabilia Bissila et les films d'Aurélia Barbet et de Jean-François Comminges ont en effet beau traiter de lieux différents de manières différentes, ils se penchent tous sur un périmètre précis et sur les rencontres qui y sont faites, sans prétendre en épuiser la richesse. Sans chercher à donner une image globale de Marseille et encore moins de la France. Sans se prendre au sérieux. Les artistes ont déambulé et ont rendu compte de leur expérience, point. Leur ambition documentaire, s'il en est, s'arrête là. Au bout de trottoirs parcourus, aux mots et aux sourires glanés.

Plus tard durant le festival, on pourra découvrir des créations nées dans les ateliers menés à l'année par le théâtre la Cité dans des écoles, des associations et autres structures. Toujours dans l'idée de proposer une alternative aux récits basés sur l'idée d'État-nation qui, selon le sociologue belge Éric Corijn, invité pour une conférence dans le cadre de l'école éphémère de la Biennale, est « archaïque et hélas encore dominante dans les représentations artistiques ». D'où le manque de diversité sur les scènes théâtrales françaises – marseillaises y compris. D'où sa présence dans chaque création du Théâtre la Cité, et dans la plupart des spectacles et films accueillis.

De l'art et des vies courantes

Dans cet art basé sur le quotidien urbain, tout ou presque est à inventer. Et à réinventer, en permanence. Le mode de création défendu par le théâtre la Cité engendre du risque, aussi bien pour les habitants qui livrent une part de leur histoire que pour les artistes. *Jazz, dentelle et taffetas* en fut la preuve. Pour faire entendre Rabia Zeroual, et pour éviter tout soupçon d'instrumentalisation de la parole ouvrière, Julien Mabilia Bissila a laissé la couturière raconter seule son histoire, tandis que lui relatait sa rencontre avec d'autres habitants. Ses quiproquos avec des jeunes méfiants. Ses souvenirs du Congo, réveillés par la pauvreté de Saint-Moront. Son univers et celui de Rabia ne se sont pas rencontrés. Du moins, le premier soir. Après des remarques de Florence Lloret, l'auteur, comédien et metteur en scène avait modifié l'équilibre entre sa parole et celle de sa compagne de plateau.

« Trouver l'équilibre juste. C'est le plus difficile pour les artistes qui créent avec des non-professionnels. Cela crée une forme de fragilité que nous revendiquons comme partie intégrante de notre travail », explique la directrice artistique. Pour dire cette précarité, les artistes de Chemin faisant ont intégré dans leur récit leur processus de création. Julien Mabilia Bissila reconstitue sur scène son

arrivée à Saint-Moront. Dans son film pensé comme un « hommage à la tradition des troubadours », Aurélia Barbet fait entendre sa voix. Jean-François Comminges va plus loin dans *Les Noailles*. À partir de plans filmés à Noailles, utilisés comme décors artificiels à ses discussions avec des commerçants qu'il fait venir en studio, il s'invente un personnage de promeneur curieux. Une sorte de Socrate délicieusement absurde, qui questionne les commerçants de Noailles et prétend vouloir ouvrir un « salon thérapeutique qui mélangerait un peu de psychologie à l'occidentale et un peu de psychologie à l'africaine ». Le théâtre la Cité est un laboratoire de formes autant que de récits. Une fabrique où le frottement entre pratiques artistiques et vies quotidiennes participe de l'invention de manières nouvelles de dire la cité.

Foot, dentelle et addictions

Dès ses trois premiers jours, la Biennale nous a fait voyager dans bien des univers. Dans les réalités métissées de La Joliette, de Noailles et de Saint-Moront, mais aussi dans l'intimité de quatre supporteurs de l'Olympique de Marseille (*Do you still love me ?* de la Serbe Sanja Mitrović) et dans l'imaginaire de personnes dépendantes et en fin de vie (installation vidéo *La Vie courante* de Narimane Mari). Des univers habituellement étanches qui, dans le cadre du festival, participent d'une même topographie sensible. D'une carte vivante qui, loin de cacher ses fragments derrière un cadre unificateur, les exhibe avec fierté.

Avec son installation faite d'images filmées un peu partout dans le monde et de textes et bruitages réalisés lors d'ateliers à Marseille, la réalisatrice Narimane Marie excelle dans cette esthétique du fragment. Dans huit boutiques du boulevard de la Libération, près des Réformés, des postes de télévision diffusent ces bribes d'opéra urbain. Invitent à écouter le poème de Julia, jeune femme dépendante, qui défile sur la vidéo d'un parleur solitaire. D'un homme à la « silhouette de gladiateur urbain, sculptée dans le marbre et le parvis », comme elle dit. Sur d'autres images de solitaires, on entend Michel dire ses blessures. Ses regrets. Pour la vie courante comme pour les autres événements de la Biennale, les habitants qui ont participé au projet sont au rendez-vous. D'autres aussi, seulement croisés en résidence. En traversée. Au théâtre la Cité, le renouvellement des formes va avec celui des publics. Une belle cohérence que l'on peut apprécier jusqu'au 26 mars.

Les enfants d'abord

Moment fort parmi d'autres de la Biennale des écritures du réel, le spectacle *Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas* met des enfants en scène pour le bonheur des plus grands, mais pas que. Une réussite, donc.



Des enfants sur scène se questionnent en jouant à des jeux d'enfants métaphoriques, font naître d'autres questions dans la tête de ceux (enfants et surtout adultes) qui les observent, font jaillir des souvenirs, des contrastes... Des enfants de cultures, de conditions sociales et de constructions très différentes qui ne jouent pas à faire du théâtre mais qui en font, viennent montrer ce qu'ils ont fabriqué ensemble, viennent dire leur rencontre avec l'autre et avec soi...

Qu'ils nous parlent des avantages de la mort, sans gravité mais avec humour et tendresse, ou de la nécessité de la vie, de la rencontre, de l'attachement à autrui, c'est toujours avec sagesse. Ils nous font rire aux éclats aussi, et ils ne sont pas seulement touchants par leur présence : ils produisent parfois des moments de théâtre aériens et fluides que peu d'acteurs professionnels arrivent à atteindre et qui disent beaucoup, qui révèlent des contradictions, soulèvent des problématiques, du tragique en devenir, avec une simplicité nonchalante que les adultes ont perdue. « *Il faut grandir pour être tranquille, sinon on est malmené.* » Cela est dit avec un mélange de douceur, d'amertume et de patience révélant tant de choses sur notre système qui produit de la résignation, dont le but est le remplacement de cet être moral primitif, l'enfant, par un automate plus ou moins formaté. L'enfant connaît l'ironie et sait se venger par une moquerie toujours juste de la doctrine qui cherche à peser sur lui, et son aptitude à l'amour est immense comme un cri. *Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas* est un formidable travail mené depuis deux ans avec persévérance et intelligence par la compagnie Le Facteur Indépendant. On sent qu'ils en ont traversé ensemble, des saisons, des états, des crises peut-être, pour élaborer cette création commune et kaléidoscopique, qui nous suggère qu'un autre monde est possible.

OLIVIER PUECH

ON A VU

"To burn or not?", une pièce qui vous travaille

Jouer sa vie, littéralement. La mettre en mots, en marche, en danse, sur une scène au ras du sol, au plus près du public. Sans filet mais en équipe. C'est ce que le metteur en scène Michel André, également directeur du Théâtre de la Cité, a proposé au groupe d'amateurs fréquentant ses ateliers; trois ans de travail ont été nécessaires pour monter *To burn or not?*, un spectacle dont les acteurs sont journaliste, enseignant, chômeur, au RSA, ancien urbaniste, éducateur spécialisé, cadre supérieur. Onze êtres, uniques, mais qui nous ressemblent comme des frères. Joué trois soirs au Dock des Suds, dans le cadre de la Biennale des écritures du réel, il a laissé le public sonné mais aussi revigoré.

Le grand sujet de *To burn or not?*, c'est la violence du monde du travail. Comment il brûle ceux qui voulaient juste être "bons" dans leur métier et comment des injonctions de productivisme intenable les éloignent, chaque jour un peu plus de leur passion, de leur éthique. Seuls, en duo, en groupe, dans une mise en scène dépouillée mais précise, c'est cela que Philippe, Candice, Anaïs, Houcine, Lionel, Abdelkarim, Sophie, Yohann, Nassima, Antoine, Sarah nous racontent. Leur expérience de l'échec, certes, mais surtout leur résistance ténue, têtue: oui, on peut non seulement se relever, mais tenir debout, galoper! Pour cela, chacun a ses trucs: s'accrocher à l'enfance, aux valeurs d'un père, aux minuscules épiphanies du quotidien, mais surtout aux autres. C'est par cette foi dans l'altérité que Michel André dépasse le simple constat sociologique et que sa pièce finit par insuffler l'allégresse. "*Lâchez les chevaux, retrouvez votre instinct*", souffle-t-il à la foule sentimentale que nous sommes. Chevaux fous, poneys trotinant, mustangs indomptables, peu importe le pas, pourvu que devant, l'horizon se dégage.

Delphine TANGUY



Prof, éducateur, journaliste, chômeur, ils ont joué sur la scène du Dock des Suds leur propre histoire au travail. /PHOTO D.TA.